

LES ÉCOLES DE CINÉMA S'OUVRENT AU CHAMP DE LA DIVERSITÉ

Muriel Biot n'a jamais été très scolaire. La jeune femme, qui a grandi entre Abidjan en Côte d'Ivoire, Gargès-lès-Gonesse et Yerres, a arrêté les études en classe de première. Elle a ensuite fait une école de théâtre et débuté une carrière de comédienne. Avec sa couleur de peau, on lui propose « *toujours les mêmes rôles, très clichés* » : la prostituée, la réfugiée, la bonne amie avec un accent, la fille de banlieue... Lasse, elle s'inscrit, à 30 ans, dans une école de cinéma, afin de devenir réalisatrice : « *Je veux inventer des personnages qui ne me fient pas dans une case* », explique cette fille d'une fleuriste.

En 2018, elle fait partie de la première promotion de Kourtrajmé, une formation créée par le réalisateur Ladj Ly, gratuite et accessible sans condition de diplôme. Elle complète aujourd'hui son parcours avec « La Résidence » de La Fémis. Lancé par cette grande école parisienne à la réputation élitiste, ce programme s'adresse aux jeunes autodidactes issus de milieux modestes, afin de former des réalisateurs avec des profils différents de ceux admis par le très sélectif concours d'entrée. « *Les lignes bougent enfin. J'ai même été invitée à la Sorbonne pour parler des représentations des minorités ethnoraciales dans l'audiovisuel français* », poursuit Muriel Biot.

PLEIN NOUVEAU

Nouveaux programmes, nouvelles attentes du public, nouvelles sources de financement... Les écoles de cinéma françaises sont en plein renouveau pour accueillir des profils différents, moins homogènes, capables de diversifier les écritures cinématographiques. « *Le paysage audiovisuel exprime un appétit pour d'autres formes d'expression. Les plates-formes notamment sont à l'affût d'histoires et de parcours différents* », assure Nathalie Coste-Cerdan, directrice générale de la Fémis. D'après les derniers résultats du baromètre de la diversité de la société française établi par le CSA, la part des personnes à l'antenne perçues comme non blanches se situe à 15 %, les personnes handicapées sont quasi absentes, et la représentation des territoires est peu conforme à la réalité.

« *Lorsque j'intervenais à La Fémis, en section réalisation, on n'avait quasiment que des profils bac + 5 issus de Sciences Po. Il fallait vraiment que les choses évoluent* », affirme le cinéaste Claude Mourieras. En 2015, il fonde la CinéFabrique, une école publique implantée à Lyon, qui sélectionne de façon ouverte : aucun diplôme n'est exigé à l'entrée. Les candidats doivent soumettre leur CV, une lettre de motivation, un portfolio, et passer une série d'épreuves : un questionnaire, un exercice audiovisuel, un mini-tournage en équipe et enfin un entretien devant un jury.

Sélectionner et former différemment les futurs réalisateurs de films : une idée que Claude Mourieras a mûrie pendant de nombreuses années. Depuis 2002, le réalisateur travaillait avec des jeunes des quartiers populaires de Paris sur des projets de courts-métrages : « *Ils avaient des projets formidables, mais n'avaient pas les moyens de se payer une école privée de cinéma, ni la formation académique pour réussir les concours d'entrée aux grandes écoles publiques* ». En même temps, en tant que vice-président de l'avance sur recettes pour le court-métrage, il se désolait de ne recevoir que des projets trop formatés, très « parisiens » : « *Il y avait une absence totale de diversité* ». D'où cette école, qui offre sur trois années une formation gratuite.

« *J'avais tendance à culpabiliser car je n'avais pas une grande culture cinématographique, et pourtant jamais je ne me suis sentie illégitime. J'ai l'impression d'avoir été prise pour qui je suis* », témoigne Camille

À LA FÉMIS, UN ATELIER POUR BOURSIERS

L'école de cinéma parisienne a mis en place un « atelier égalité des chances », destiné à 15 étudiants issus de l'éducation prioritaire ou à des boursiers de l'enseignement supérieur. Cet atelier prend la forme d'un stage de quatre semaines, organisé avec la Fondation Culture et Diversité, pour éclairer les élèves sur les formations dispensées à La Fémis, les conditions d'accès à l'école, leur permettre d'approfondir leurs connaissances sur le cinéma. Ils sont ensuite accompagnés pour passer le concours. Ceux qui l'obtiennent bénéficient de bourses d'études et d'aides au logement. Plus classique, l'école organise aussi des demi-journées d'information pour les lycéens, les élèves de BTS ou des classes préparatoires littéraires.



Des élèves de la première école nationale gratuite de cinéma, la CinéFabrique, sur un tournage, le 9 octobre 2015, à Lyon. PHILIPPE DESMAZES/AFP

De nouveaux programmes accueillent des profils moins homogènes. Une ouverture poussée par les plates-formes comme Netflix qui souhaitent produire des contenus plus à l'image de la société

écrans », résume Lorraine Sullivan, responsable des partenariats avec les écoles pour Netflix France. Afin d'offrir des opportunités concrètes à des jeunes issus de la diversité qui manquent de réseau, Netflix a créé des postes pour les recruter sur ses projets de série. « *Les uns intègrent nos ateliers d'écriture en tant qu'apprentis scénaristes, les autres travaillent en tant qu'assistant réalisateur ou troisième assistant réalisateur* », détaille M^{me} Sullivan.

« FRENCH TOUCH »

Depuis un an, la plate-forme multiplie les partenariats en faveur de la diversité : avec La Résidence de la Fémis, avec Kourtrajmé, avec l'association 1000 Visages ou encore avec l'école des Gobelins... « *Netflix s'attache ainsi au sujet numéro un aujourd'hui : les contenus, analyse Nathalie Berriat, directrice des Gobelins. Quand vous faites travailler des équipes interculturelles, vous entremêlez des histoires, mais aussi des approches artistiques différentes. Et c'est justement ce qu'on appelle la French touch : un savoir-faire ouvert, particulièrement recherché* ». Et primé.

Louise Courvoisier, issue de la première promotion de la CinéFabrique, a reçu le premier prix de la Cinéfondation pour son court-métrage *Mano a mano* lors du Festival de Cannes en 2019. Avec *The Loyal Man*, court-métrage sur un homme de main de la mafia tamoule de Paris, Lawrence Valin, lauréat de La Résidence à La Fémis, est en lice pour être nommé au César du meilleur court-métrage en 2021. « *Attention néanmoins : si certains de ces jeunes parlent de leur communauté, poussés par des convictions fortes, ils ne veulent pas être caricaturés comme porteurs d'un message* », nuance Nathalie Coste-Cerdan.

La diversification ne doit pas verser dans la stigmatisation, souligne la jeune réalisatrice Muriel Biot, qui travaille sur un film de science-fiction : « *Il ne faut pas croire que je ne peux réaliser que des films sur la banlieue ou l'immigration. Ce sont des thématiques importantes, je ne dis pas le contraire. Mais il faut que je puisse avoir la même liberté que n'importe quel autre cinéaste. Avant d'être une réalisatrice noire, je suis avant tout une réalisatrice* ». •

MARGHERITA NASI

rait prochainement ouvrir une antenne à Marseille, voire à l'étranger.

Cet élan inclusif est partagé par de nombreuses institutions, à commencer par les plus prestigieuses. La Fémis fait mentir son image élitiste en multipliant les dispositifs en faveur de la diversité : stages « égalité des chances » avec le soutien de la Fondation Culture & Diversité depuis 2008, La Résidence depuis 2015. Et, en septembre 2020, à Mayotte et à La Réunion, ont été organisées des « cordées de la réussite », des ateliers sensibilisant les jeunes du secondaire issus de milieux modestes à la poursuite d'études dans le milieu artistique.

Le concours évolue également : en 2017, un documentaire de Claire Simon, ancienne directrice du département réalisation à la Fémis, avait critiqué le « nombrelisme » de cette école. « *En interne, le film a pu en irriter quelques-uns. Mais il nous a aussi fait réfléchir. Par exemple, on demande au jury de ne pas trop tenir compte de la maîtrise du langage des candidats à l'oral. Et il y aura des évolutions plus nettes dans les années à venir* », assure Nathalie Coste-Cerdan, la directrice de l'école.

Le dernier concours présentait déjà une évolution : lors de leur inscription, les postulants ont pu cocher, s'ils ne se reconnaissent ni dans la case « femme » ni dans la case « homme », l'option « ne se prononce pas ». Un signal qui entend montrer que l'école est davantage sensible aux questions liées au genre et à la transidentité.

Cette ouverture à la diversité est aussi largement portée par les plates-formes, avides de former de nouveaux talents. « *Nous avons des progrès à faire en termes de représentation de la société sur nos*

« **IL NE FAUT PAS CANTONNER LA DIVERSITÉ AUX JEUNES DE BANLIEUE. NOUS VARIONS LES PROFILS EN TERMES D'ÂGE, D'ORIGINE, DE FORMATION, DE SENSIBILITÉ** »

CLAUDE MOURIERAS
fondateur de l'école
la CinéFabrique,
à Lyon